

TIM, GEORGES ET LE PETIT PÈRE RENAUD,



par Catherine Chaine



Parmi les très bonnes surprises des récentes livraisons de « nouveautés », les rééditions (parfois des inédits en français) à la Joie de lire, chez Autrement et chez Mango, de chefs-d'œuvre de Chauveau, Ardizzone et Rey.

Catherine Chaine, qui a rencontré les artisans de ces redécouvertes et partagé leurs enthousiasmes, présente la pertinence et les risques de ces entreprises éditoriales.

Peut-on vivre sans connaître Léopold Chauveau ? Michèle Cochet, cette bibliothécaire gourmande de beaux livres d'enfants, répond sans hésiter « non » depuis qu'elle a eu la chance de voir les illustrations originales de Chauveau pour les Fables de la Fontaine. « Ce jour-là, » raconte-t-elle, elle a été saisie d'une telle « évidence », elle a été si bouleversée par leur beauté, leur originalité, leur cocasserie, qu'elle a voulu transmettre cette émotion, la partager et donc faire rééditer cet auteur-illustrateur qui, depuis sa mort en 1940, était tombé dans l'oubli. Ses peintures, ses sculptures de monstres n'étaient plus jamais montrées, ses livres illustrés pour les enfants épuisés depuis longtemps sauf ... au Japon où toute son œuvre fut rééditée en 1986. Cet homme qui fut d'abord chirurgien pendant la Grande guerre

avant de se consacrer à l'art et devenir l'ami de Bonnard, Roger Martin du Gard, André Gide et Malraux, était peut-être trop inclasable pour être rangé dans une des catégories d'artistes où l'esprit français aime classer ses peintres et ses écrivains.

Cette disparition nous privait d'un des maîtres des années trente et il suffit à Michèle Cochet d'ouvrir les premières pages de *La Poule et le Canard*, du *Petit Poisson devenu grand* ou de *L'Histoire de Roitelet* qu'elle vient de rééditer aux Éditions de La Joie de lire, pour convaincre et séduire son public, enfantin ou adulte.

Les images stylisées à la plume, la qualité du trait qui fait vivre les animaux ou les personnages dans ces grands espaces vides hérités de la peinture classique chinoise frappent

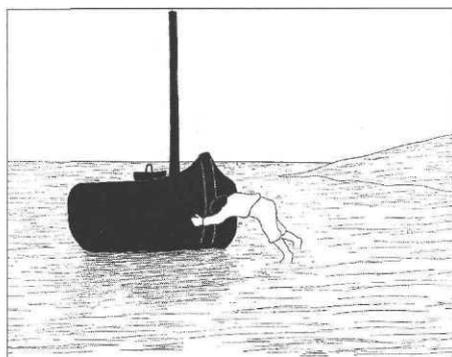


Petit Poisson devenu grand, ill. L. Chauveau,
Éditions Victor Attinger, 1929

d'emblée : les paysages de Chauveau sont vivants, émouvants comme des visages, et les arbres, la pente d'une colline à la tombée du jour ou le bord d'une mare nous parlent comme la cigogne, le canard ou le renard de ses histoires. Au fil des pages, le mouvement du cinéma muet est là, comme la force du noir et blanc en photographie et l'influence des nabis et des surréalistes. Mais toutes ces conquêtes de sa génération, Chauveau se les approprie, les utilise, et les fonde à sa grande culture classique pour inventer ces « histoires du Petit Père Renaud » qui ne ressemblent à aucune autre.

Dès le préambule, le ton est neuf comme la relation entre le père et le fils avec ce dialogue où Chauveau se fait un peu tirer l'oreille, « Tu m'ennuies ! je ne connais pas d'histoire de confiture » et où « le petit père Renaud » c'est-à-dire son fils, insiste pour obtenir une histoire de tartine, de poisson ou de canard : « Tu dis toujours la même chose. Et puis quand tu veux, tu racontes très bien ». L'enfant participe ainsi par son exigence et ses idées à la création même du récit ; et comme la « mieux aimée » de Kipling, il est présent entre les lignes et leur insuffle sa spontanéité, son naturel.

Et l'écriture accomplit son miracle, imposant son tempo dès la première phrase, avec ce



Petit Poisson devenu grand, ill. L. Chauveau
Éditions La Joie de lire, 1999

rythme merveilleusement accordé à celui de notre souffle et de notre voix. Comme les immensités striées de traits noirs de l'image, comme les arbres qui étendent de tous côtés leurs bras affolés, cette respiration particulière du texte nous fait entendre une voix, la voix un peu désenchantée d'un homme revenu vivant du carnage, d'un écrivain qui retourne au monde de l'enfance et pose désormais sur la vie un regard dénué de méchanceté, plein d'humour et d'ironie, totalement libre. Qui oserait aujourd'hui mettre en scène une poule comme celle de *La Poule et le canard*, qui envoie tranquillement ses poussins à la mort sous le prétexte de leur apprendre à nager et à voler ? Qui, écrivant un livre d'enfant, ferait sur l'amour une remarque aussi subtile que : « la reine demanda à Roitelet de lui raconter son histoire. Elle parut s'y intéresser tellement que Roitelet, croyant qu'elle s'intéressait à lui-même, se mit à l'aimer. » C'est un peu compliqué mais les enfants adorent qu'on les prenne de temps en temps pour des grandes personnes. Chauveau ne « fabrique » jamais pour son jeune public, il écrit au gré de sa fantaisie, se moque des amiralissimes de sa majesté ou de la poule - qui est tout sauf une mère poule ! - se met à la place de Dieu qui « était las de tout savoir et voulait se donner à lui-même l'illusion qu'il ne savait les choses qu'après les avoir devinées ». Comme tous les

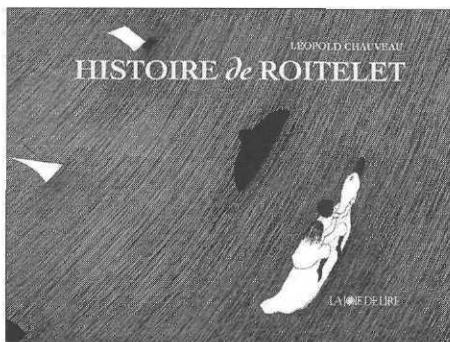


Histoire de Roitelet, ill. L. Chauveau,
Éditions Victor Attinger, 1929

« grands », il n'écrit, il ne dessine que pour lui-même.

Après la guerre et les deuils, le ton est sans illusion mais toujours bon enfant, le narrateur voit l'absurde, s'amuse du cocasse, se console avec le *Roman de Renart* ou *La Fontaine*, sait que les petits poissons valent souvent mieux que les humains et trouve son contrepoids : écrire ces contes pleins de culture et d'humanité, dessiner ces images poignantes ou drôles, toujours pleines d'inventions visuelles et de beauté.

Comment ces livres d'enfant qui font partie des meilleurs de notre patrimoine ont-ils pu être oubliés pendant près de soixante ans ? Verrait-on les Anglais cacher *Kate Greenway* ou *Beatrix Potter* ? Ou un musée ranger ses chefs-d'œuvre dans les réserves ? Ce désintérêt éditorial pour Chauveau est une énigme et il a fallu la passion et l'érudition de Michèle Cochet pour convaincre *La Joie de lire* de rééditer toute son œuvre au rythme de trois livres par an. Soyons justes : Paul Fustier des éditions *Circonflexe* est le co-auteur de cette redécouverte puisque le premier, en 1998, il a voulu éditer *Les Fables de La Fontaine* illustrées par Chauveau (qui n'avaient jamais été publiées) et que, connaissant le goût de Michèle Cochet pour les livres 1930, il a eu la bonne idée de lui demander conseil.



Histoire de Roitelet, ill. L. Chauveau
Éditions La Joie de lire, 1999

On connaît la suite : la rencontre, le coup de foudre et cette réédition de trois premiers titres qui est une pure merveille. Le nouveau rapport texte-image, les illustrations désormais plein bord, la typographie aux lettres plus grosses que celles de la première édition, le beau papier mat, tout a été repensé avec une justesse et une fidélité à l'esprit plus qu'à la lettre.

Cette réédition qui restera exemplaire a sans doute fait des émules puisque peu après, les Éditions Autrement ont décidé de rééditer les *Tim* d'Edward Ardizzone et les Éditions Mango, les Georges de H.A. Rey. Deux choix très heureux car la série des *Tim* comme celle des Georges sont d'une qualité rare. Pourquoi ces deux éditeurs ont-ils choisi ces œuvres nées à la fin des années trente et pourquoi ces deux auteurs-là en particulier ? Chez Autrement comme chez Mango les réponses sont brèves. On parle de « coup de cœur » pour les dessins, les personnages. L'argument coule de source car le talent des deux dessinateurs est immense et leurs héros vraiment attachants. Les aventures de *Tim* profitent du double héritage d'Ardizzone, anglais par sa mère et franco-italien par son père : les rapides croquis en noir et blanc sont dans la meilleure tradition des maîtres italiens et français - Philippe Dumas les compare à

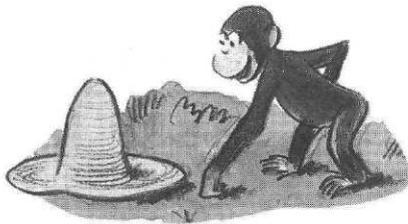


Tim fait naufrage, ill. E. Ardizzone, *Autrement Jeunesse*

ceux de Daumier ! - et les aquarelles sont merveilleuses de couleurs et de spontanéité comme seuls les Britanniques savent les faire. Les petits lecteurs qui aiment Philippe Dumas seront sans doute contents de retrouver chez un de ses aînés la justesse des attitudes enfantines, la beauté des décors et de la nature et le charme d'histoires teintées d'humour où personne ne se prend au sérieux. Cette réédition montre ainsi l'intérêt de ces coups de projecteur sur les illustrateurs du passé. Ils permettent de constituer des filiations, de montrer aux enfants des images « parentes » qui ont

précédé et inspiré celles qu'ils aiment aujourd'hui, de se situer dans un temps et une culture qui ne se réduisent pas au seul présent.

Quant à Georges, il a séduit Didier Barrault par son sens du mouvement, par ses bêtises qui se succèdent sur le rythme endiablé des premiers « comics ». Il aime le petit singe comme il aime les Max Brothers et le cinéma américain de cette époque. « À côté des livres d'enfants d'aujourd'hui, qui sont souvent empreints de gravité ou porteurs de messages, Georges apporte une drôlerie, une



Georges, ill. H.A. Rey, Mango

insouciance qui manque dans le paysage éditorial contemporain, » explique encore Didier Barrault. C'est vrai, Georges va au devant de sa vie avec une candeur désarmante dans une Amérique idéale. Cette gaieté sans nuages et jamais mièvre rappelle celle de tant de comédies musicales américaines d'après-guerre, créées comme Georges par des artistes d'Europe centrale qui avaient fui le nazisme et dont les œuvres, comme celles de Rey, exultent de cette jubilation particulière des malheurs qui s'arrêtent.

Pour chacun des trois éditeurs, l'aventure de la réédition n'a pas été facile. L'acquisition des droits a été compliquée comme l'organisation de certaines coéditions. Et pour tous les trois, l'entreprise s'est révélée, après coup en tout cas, « désintéressée » car le succès commercial n'a pas été au rendez-vous. « Nous n'avons jamais pensé faire une bonne affaire, » commente encore Didier Barrault. Un film sur Georges va sans doute être tourné mais, sans cesse repoussée, sa sortie est incertaine et les Éditions Mango ont déjà publié huit Georges sur la douzaine qui est prévue. Michèle Cochet n'est pas étonnée non plus des ventes modestes des premiers livres de Chauveau.

« Aujourd'hui les gens sont habitués à une rapidité de lecture, alors que les textes de Chauveau sont plus longs. » « Il faut du temps pour installer un personnage » dit encore Didier Barrault qui semble décidé à être patient.

Il a raison car on a du mal à croire que ces livres, si on leur donne un peu de temps, ne rencontrent pas leur public. Les jeunes parents qui achètent les albums à leurs enfants sont sans doute déroutés, à première vue, par ces images qu'ils ne connaissent pas, par ce graphisme dont ils n'ont pas l'habitude. Et c'est là qu'apparaît l'intérêt d'entretenir régulièrement le fonds des « grands » livres. Car si le public ne s'est jamais détourné des Babar qui sont pourtant de la même époque, ni même des Boutet de Monvel ou des Comtesse de Ségur, c'est parce que ces ouvrages, continuellement présents dans les librairies et bibliothèques, leur sont restés familiers. Quand des chefs-d'œuvre équivalents ont été complètement oubliés, il leur est très difficile de regagner la faveur du public. C'est dommage, car il faut que les enfants « rencontrent ces œuvres » comme le souligne Michèle Cochet. Des œuvres qui sont de « vrais » livres écrits par des auteurs authentiques et non de ces albums fabriqués au goût du jour comme tant de ceux qui encombrant aujourd'hui les devantures. L'initiative de ceux qui rééditent ces trésors est courageuse et salutaire. Souhaitons qu'elle finisse par être couronnée de succès. ■



Georges fait du vélo, ill. H.A. Rey, Mango